



LES ARTICLES LES PLUS PARTAGÉS SUR LESECHOS.FR

1. Le superordinateur de Google remporte la première manche face au maître du go
2. Orange unifie sa marque dans le monde
3. Croissance, déficit : Bruxelles pointe la France du doigt
4. Grande école du numérique : les formations dans les starting-blocks
5. BCE : le bilan mitigé d'un an d'interventions massives

LE POINT DE VUE

d'Hervé Legros

Logement social : sortons des a priori, construisons !

Quinze millions de personnes en France éprouvent aujourd'hui des difficultés à se loger. Quinze millions, dont plus d'un tiers (5,7 millions de Français) ont des difficultés à financer leur habitation. Ces chiffres sont ceux du dernier rapport de La Fondation Abbé-Pierre.

Dans le même temps, le nombre de demandes de logements sociaux en attente s'élève à 1,8 million. En 2015 – l'an dernier, donc – seuls 109.000 de ces logements sociaux ont été financés. A ce rythme, il faudra près de dix-huit ans pour satisfaire les demandes actuelles !

Il est donc temps d'agir en sortant des sentiers battus. Et de bâtir. Soyons pragmatiques ! Il existe des promoteurs privés qui ont le savoir-faire pour construire du logement social et qui savent travailler en partenariat avec les acteurs publics pour accélérer la construction de logements sociaux pour nos concitoyens, un partenariat que le gouvernement doit prendre en compte.

D'ici au printemps, le Conseil des ministres validera un projet de loi intitulé « Egalité et Citoyenneté ». Ce texte prévoit d'encourager la construction de logements sociaux.

Cela va dans le bon sens. Mais il faut aller vite.

Car, ici et dans la réalité pesante de 2016, les bailleurs seuls n'ont plus les moyens de construire pour faire face aux besoins. C'est donc une nouvelle façon de bâtir qu'il convient de coordonner.

Il existe des promoteurs privés qui ont le savoir-faire pour construire du logement social

La solution est dans les partenariats public-privé

Sans jeu de mots, il est plus que temps de décloisonner en faisant appel au secteur privé : face à l'urgence, il est important de ne pas se tromper de combats, de ne pas opposer les acteurs privés aux acteurs publics, mais au contraire de voir dans leur alliance une réelle opportunité.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de se demander qui doit construire, il nous faut construire ensemble. Les promoteurs privés spécialisés dans le loge-

ment social sont en effet capables d'accompagner les bailleurs sociaux, les élus et les pouvoirs publics au plus près du terrain, dans l'association de savoir-faire et dans un partenariat public-privé attentif et réactif en faveur de la mixité. Parce qu'ils se concentrent sur un métier unique dont ils maîtrisent tous les rouages, ces promoteurs savent construire rapidement des logements de qualité dont les prix restent maîtrisés, des logements répondant à toutes les normes et conventions : différentes catégories de lieux de résidence, programmes d'habitats intergénérationnels, intégration de maisons d'assistants maternelles...

Construire davantage pose aussi et bien sûr la question des terrains, c'est-à-dire la libération du foncier dans les communes.

Nous devons continuer, chaque jour, à convaincre les collectivités que les logements sociaux ont changé. Bref, un vaste labeur, mais qui en vaut la peine quand s'impose un dernier chiffre : 80 % de la population vivant en France est en effet « éligible » à un logement social.

Hervé Legros est président d'Alila.

LE COMMENTAIRE

de Jacques Delpla

Le prix du droit d'asile

La crise des migrants incite à reformuler le débat : sur quels critères les accepter ? Comment traiter ceux acceptés ou refusés ? Comment protéger ceux que nous refusons ?

Premièrement, les Constitutions des pays européens prescrivent un droit d'asile inconditionnel à tout homme persécuté – c'est la raison légale de la politique d'Angela Merkel. La convention de l'ONU de 1951 définit le statut de réfugié et impose aux réfugiés de se conformer aux lois du pays d'accueil. Ces définitions sont trop larges : elles rendent éligibles à l'asile des millions, demain des dizaines de millions de gens, eu égard à la forte poussée démographique en Afrique et Asie. Le débat est renforcé par le constat d'une vague massive et durable de régression conservatrice et réactionnaire sur les mœurs et la culture dans certains pays d'origine des migrants. Voulons-nous ouvrir nos portes à des migrants dont les valeurs sont opposées aux nôtres ?

Les électeurs le pensent de moins en moins. Comment alors redéfinir le droit d'asile sans perdre nos valeurs ni notre point de vue universaliste, cosmopolitique, humaniste et européen ? Les migrants, en France, devraient être soumis à une déclaration solennelle à l'entrée. Souscrivez-vous à nos grands principes hérités des Lumières ? Liberté (y compris liberté de changer de religion, de parole, de blasphème...), égalité (notamment entre hommes et femmes), fraternité, refus du racisme et de l'antisémitisme, laïcité, respect de l'Etat de droit et des droits de l'homme. Une infraction constatée à

ces principes impliquerait expulsion du territoire.

Deuxièmement, nous devons beaucoup mieux accueillir et intégrer les réfugiés que nous acceptons (ici l'Allemagne est un modèle). La République doit expulser sans hésiter les candidats refusés à l'immigration. Elle doit aussi tout faire pour que ceux qui sont acceptés soient vite formés au français et aux savoirs de base nécessaires pour vivre, s'intégrer et travailler en France. Cela nous coûtera des milliards d'euros, mais c'est la condition pour que l'immigration réussisse et soit acceptée par nos concitoyens.

L'Europe doit redéployer des moyens existants pour améliorer l'accueil des migrants.

La somme des efforts annuels à fournir représenterait 2 % du PIB européen.

Troisièmement, nous devons trouver des solutions dignes et efficaces pour les déboutés de l'asile et de l'immigration. La première solution est proposée par Thomas Philippon : une force fédérale européenne de gardes-frontières maritimes et terrestres autour de l'espace Schengen. Le budget annuel des US Coast Guards est de 10 milliards de dollars. Une force européenne de gardes-frontières, constituée pour l'essentiel de forces existantes (par exemple notre police de l'air et des frontières), coûte-

rait 15 milliards d'euros par an à l'Europe (0,15 % du PIB européen). Où trouver l'argent ? En piochant dans les crédits des fonds structurels européens (inutiles) et de la politique agricole commune (dont les agriculteurs ne veulent plus et qui serait alors renationalisée).

La deuxième solution : l'Union européenne doit financer massivement l'accueil décent de réfugiés, soit dans des zones sécurisées dans les pays en guerre, soit dans les pays limitrophes. Cela suppose d'abord une initiative de défense européenne (coalition d'armées, puis armée européenne) capable de sécuriser villes ou camps de réfugiés au Proche-Orient aujourd'hui, ailleurs demain. Cet aspect militaire est le point aveugle d'Angela Merkel : à la France de bouger ! Ensuite, cela suppose de larges moyens humanitaires pour ces réfugiés. Ici l'exemple à suivre est l'UNRWA, l'agence de l'ONU qui aide depuis 1948 les réfugiés palestiniens du Proche-Orient. Tout cela coûtera cher à l'UE : 100 milliards d'euros (1 % du PIB européen) pour l'effort militaire européen et 50 milliards pour l'aide humanitaire aux réfugiés hors de l'Union européenne.

La somme de ces efforts annuels est de 2 % du PIB européen, dont l'essentiel par redéploiement de moyens existants. C'est le prix d'une réponse digne, efficace et conforme à nos principes face aux défis actuels des guerres à nos portes et des déplacements de réfugiés.

Jacques Delpla est professeur associé à l'École d'économie de Toulouse.

art&culture

Nordey et Richter conjuguent Fassbinder au plus que présent

Philippe Chevilley
@pchevilley

THÉÂTRE

Je suis Fassbinder
de F. Richter et S. Nordey
TNS, Strasbourg, jusqu'au
19 mars (03 88 24 88 24).
Puis Grenoble, Rennes,
Lausanne, Paris, Colline.

Un plateau en désordre, entre salle de répétitions et appart trash « seventies », des écrans qui coulisent, des acteurs qui changent d'humeur et de peau, des

mots violents qui fusent, des chansons tendres qui consolent... « Je suis Fassbinder », première création de Stanislas Nordey depuis qu'il dirige le Théâtre national de Strasbourg, est un spectacle-manifeste : comment faire du théâtre actuel, différent et provocant, dans une Europe exsangue en quête de repères...

Le metteur en scène iconoclaste forme un binôme idéal avec Falk Richter. L'auteur dramatique allemand a conçu à même le plateau un texte fracassant autour de l'œuvre et de la pensée du cinéaste allemand. En partant des films et des écrits de Rainer Werner Fassbinder, Richter et Nordey nous parlent de 2016. Le terrorisme de Daech fait écho à celui de la bande à Baader durant les années de plomb. Aujourd'hui comme hier, l'artiste polymorphe, mort en 1982 à l'âge de trente-sept ans, aurait sans doute fustigé l'idéologie sécuritaire, la résurgence de l'extrême droite, et plus que jamais prôné « la destruction de la société... par l'art ».

« Je suis Fassbinder » est un chaos scénique de deux heures, bien maîtrisé, alternant

dialogues autour d'une table, monologues en solo ou dits à plusieurs, pantomimes, chants et fausses impros comiques... Les extraits de film projetés et la répétition de phrases clefs permettent au public de reconstituer peu à peu le

puzzle « rainerien ». La fusion entre passé et présent – le petit monde de Fassbinder confronté à l'actualité brûlante – fonctionne parfaitement. Nordey et Richter inventent un théâtre au « plus que présent », où l'on débat avec acuité de la crise des migrants, des événements de Cologne et de l'état d'urgence en France. Des fulgurances émergent, entre les poncifs, comme dans ce fascinant monologue sur l'Europe en mal d'identité.

Stan (Fassbinder) Nordey

Les comédiens se dépensent sans compter, avec le décalage nécessaire, pour donner poids et rythme à la partition débridée de Falk Richter. Stan (Fassbinder) Nordey est un « héros » magnétique et d'une grande clarté. Laurent Sauvage impressionne dans le rôle de la mère désespérée. Judith Henry incarne avec autant de justesse une femme stressée qu'un continent blessé. Thomas Gonzalez et Eloïse Mignon irradiant de leur fraîche insolence ce grand barnum politique et polémique. « Je suis Fassbinder », c'est le théâtre qui dit le monde en direct. Et croit pouvoir encore le changer, peut-être. ■



Les comédiens rejouent les films de Fassbinder en les tirant vers le présent. Ici, Thomas Gonzalez. Photo Jean-Louis Fernandez

« La Mer » de Bond emporte la Comédie-Française

Un vent vif semble avoir fouetté la troupe du Français. Ravageurs, les dix-sept comédiens déployés sur la scène de la salle Richelieu transformée en plage écumante, portent haut la langue acérée d'Edward Bond. « La Mer », pièce de 1973 du dramaturge anglais,

fait une entrée fracassante au répertoire de la Maison de Molière. Pas de bons marins sans grand capitaine : avec sa mise en scène au cordeau, Alain Françon confirme qu'il est un des meilleurs directeurs d'acteurs du moment.

Il faut beaucoup de travail et de talent pour orchestrer cette tragicomédie, aussi morbide qu'hilarante. Un soir de tempête de 1907, deux navigateurs font naufrage sur une plage du Suffolk. Le beau Colin, fiancé à la jeune Rose, se noie, alors que son ami Willy réussit à se sauver. Hatch, le garde-côte (et marchand de tissus) n'a pas voulu les secourir, les prenant pour des extraterrestres. Louise Rafi, grande dame revêche qui fait la loi dans le village, est indignée. Entre deux répétitions d'« Orphée » – le spectacle qu'elle monte avec ses amies villageoises –, elle met le commerçant au ban, causant sa ruine. Devenu fou, Hatch poignarde le corps du noyé rejeté par la mer. Après des funérailles épiques, où les cendres s'envolent et où les dames s'évanouissent, Louise convainc Rose et Willy de partir loin, ensemble... Vies bor-

nées, solitude, peur de la mort, du vide, rêves tordus, complotisme, loi du plus fort, désir de reconnaissance... Etrange, virtuose, la pièce de Bond pose toutes sortes de questions existentielles, sans chercher à y répondre – jusqu'à la dernière réplique de Willy, inachevée.

Familier de l'auteur, Alain Françon maintient sans faillir la tension entre rires et larmes, extirpant la douloureuse humanité de chaque personnage, dans le décor surréel et poétique imaginé par Jacques Gabel (la mer, tel un tableau vivant).

Hilarante et bouleversante Cécile Brune

Les morceaux de bravoure s'enchaînent. Tour à tour hilarante et bouleversante, Cécile Brune campe avec panache Louise Rafi ; Hervé Pierre (Hatch) subjugue en marchant dément aux airs de Caliban ; Elsa Lepoivre est irrésistible en dame de compagnie sentimentale ; Jérémy Lopez émeut en rescapé mélancolique ; Eric Génovèse amuse en pasteur fantasque ; Laurent Stocker incarne avec une belle retenue Evens, lermite philosophe ; Stéphane Varupenne (Hollarcut) joue à merveille le prolétaire rageur... Le théâtre brille comme un phare dans la nuit du monde. Edward Bond et son noir humanisme sont entrés au Français par la grande porte. — Ph. C.